L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 JUIN 1890. 63ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 23 JUIN 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Tous les droits, titres et intérêts dans un contrat d'assurance fait par la Equitable Life Insurance Society des Etats-Unis.

Le pont sur la Manche.

Nos ancêtres les Gaulois disaient—liton dans le *Temps*—qu'ils ne craignaient qu'une chose, et c'était que le ciel ne leur tombât sur le nez. Nos voisins les Anglais sont hantés de la terreur que la Manche ne s'évapore et que le trajet d'une rive à l'autre ne se fasse à pied sec.

La littérature a gravé en traits ineffaçables dans l'imagination anglo-saxonne le tableau des bienfaits de la mer. Hérodote appelait avec une hardiesse concise l'Egypte un don du Nil. Poètes et théoriciens politiques traiteraient volontiers la liberté brytannique de fille de l'Océan. La ceinture verte que les flots des quatre mers nouent autour des flancs robustes d'Albion, le fossé creusé entre le continent et les îles, la supériorité invincible de la cité flottante dont les remparts de bois, comme jadis ceux d'Athènes à Salamine, défendent l'indépendance nationale: tels sont les lieux communs qui font le plus directement appel au patriotisme des auditoires populaires.

Et de vrai ces phrases sonores recouvrent plus de vérité que l'on ne serait tenté de le croire. Historiquement, il est hors de doute que la position insulaire de l'Angleterre a exercé une influence décisive, non seulement sur la marche des relations extérieures du royaume, mais encore sur le développement de sa constitution. A l'heure actuelle, de bons esprits soutiennent que, si le Royaume-Uni est dispensé de recourir à la conscription, d'imposer cette lourde charge personnelle à la nation, de soumettre ses finances à ce prélèvement écrasant, c'est à sa situation géographique qu'elle doit cet immense avantage.

Lord Wolseley—un homme de guerre qui entend à merveille les arts de la paix, y compris celui de la réclame personnelle, et qui s'est permis, l'autre jour, de rédiger l'épitaphe de la France qu'il envisage comme une nation perdue faute de foi dans un idéal—lord Wolseley, dans un de ces articles qui lui ont valu à deux reprises de bons coups de férule sur les doigts de la part de lord Salisbury et de M. Stanhope, a formulé le dilemme; ou le service obligatoire universel avec tout ce qu'il implique politiquement, socialement et financièrement, ou le maintien jaloux de la position insulaire du pays.

Ces considérations ne sont pas de nature à faciliter la tâche que s'est imposée une compagnie anglaise à la tête de laquelle est sir Edward Watkin, le Léviatan des administrateurs de chemins de fer du Royaume-Uni. Il s'agit d'obtenir les pouvoirs nécessaires pour poursuivre les travaux qui n'ont été autorisés jusqu'ici qu'à titre en quelque sorte préparatoire et expérimental et pour percer sous la Manche le fameux tunnel sous-marin.

Les adversaires du projet affirment que mettre en communication de cette façon la France et l'Angleterre, c'est vouer cette dernière à la certitude d'une invasion par surprise. Leurs appréhensions, si on les réduisait à la forme d'un syllogisme, impliqueraient les prémisses suivantes: la mauvaise foi absolue, permanente et poussée jusqu'au cynisme de la France,—la faiblesse militaire incurable de l'Angleterre,—l'incapacité de ses ingénieurs à imaginer un système rationnel de défenses automatiques.

Tout le monde n'est pas disposé à passer condamnation sur tous ces points. Des soldats comme sir Andrew Clarke, dont on a pu dire qu'il était, sur une moindre échelle, le Vauban de l'Angleterre actuelle,—des marins qui croient que la flotte est la vraie sauvegarde du Royaume-Uni et que tous les tunnels ne sauraient porter une atteinte durable à la suprématie sur les mers de la patrie des Benbow, des Rodney et des Nelson,—des hommes d'Etat comme M. Gladstone, qui sont fidèles à l'esprit de Cobden et pensent que multiplier les points de contact et les facilités d'échanges entre les peuples, c'est asseoir la paix sur des bases inébranlables, voilà quelquesuns des avocats du projet Watkin.

D'autres s'ingénient à écarter les périls que l'on signale: ils proposent des écluses, qu'un bouton pressé, au moment voulu, abaisserait de façon à inonder le tunnel et à faire subir aux envahisseurs le sort de l'armée de Pharaon dans la mer Rouge; ils inventent des ponts suspendus jetés de Calais à Douvres, et sous les arches desquels les géants de la marine moderne passeraient comme les galères grecques entre les jambes du colosse de Rhodes; ils imaginent des tubes forcés à travers le sous-sol de la Manche et dont les fûts cylindriques éclateraient au premier besoin.

Tout cela ne suffit point à rassurer des gens qui ne veulent point être rassurés. La Chambre des communes, malgré sir Edward Watkin et M. Gladstone, a rejeté, par 234 voix contre 153, sur la demande du ministre du commerce, sir Michaël Hicks-Beach, le projet de loi.

Elle a vu, en cauchemar, une vision de pantalons rouges s'emparant de Douvres sans coup férir et se répandant dans les grasses campagnes anglaises pour tuer et piller. C'est tout simplement un phénomène psychologique d'atavisme: c'est la crainte de Napoléon Ier et du camp de Boulogne qui reparait inconsciemment après près d'un siècle.

Le curieux, c'est de voir cette terreur continentale, qui ne résisterait pas à un examen rationnel, régner sur des esprits aussi purement pratiques. Pour un peuple qui se plaît à se charger aux quatre points cardinaux de percer des tunnels, de construire des voies ferrées, de dompter la nature au profit de la rapidité des communications, il est piquant de se rendre à l'irrésistible argument de la panique et de s'incliner humblement devant une doctrine dont la muraille de Chine est la plus belle réalisation connue.

Une jeune veuve se marie, douze mois après avoir perdu son premier mari.

—Entre nous, ma chère, lui dit une amie, le lendemain des noces, vous avez été un peu pressée de remplacer ce pauvre Charles.

—Et ce qu'on ne peut pas se remarier après douze mois de veuvage?

—On attend généralement un peu plus.

—Ah! (Puis rêveuse.) Vous avez peut-être raison. J'attendrai plus longtemps une autre fois.

Toto à sa maman.

—Petite mère, que me donneras-tu pour le jour de l'An?

—Oh! mon enfant, tu as le temps d'y penser. Le jour de l'An est bien loin.

—Alors, prenons une voiture.

Les angoisses d'un bon père qui cause avec un ami.

—Je suis très embarrassé. Je ne sais pas quelle carrière je donnerai à mon fils, qui va avoir dix-huit ans.

—Est-ce qu'il ne révèle pas quelque vocation spéciale?

—Peuh! Il a l'air d'aimer beaucoup les voyages.

—Alors, faites-le caissier.

Dans la rue, un homme mal mis se précipite pour ramasser un bout de cigare qu'un passant vient de jeter à terre. Et, voyant que le mégot est de longueur insignifiante:

—Pané, va! dit-il en jetant sur le fumeur un regard d'indéfinissable mépris.

FEUILLETON.

SACRIFIÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

Cette petite personne, qui savait, à l'occasion, prendre une allure si modeste qu'on lui eût donné le bon Dieu sans confession, était si instruite de la vie qu'elle avait deviné toute l'existence de sa mère, cette existence isolée, effacée. Et, dans son désir de ne pas se marier, elle était poussée par deux sentiments: ne pas souffrir par un homme, et donner à sa mère, en se consacrant à elle, le bonheur qu'elle n'avait pas eu.

Elle avait donc bien certainement une grande préférence pour sa mère; mais elle aimait son père très tendrement, peut-être pas très respectueusement: elle partageait l'indulgence de sa mère pour lui.

Pour toutes ces raisons, le ménage Herbelin était considéré dans Paris comme un excellent ménage, surtout par les maris.

Jamais une scène n'avait eu lieu dans ce ménage, jamais un domestique n'avait entendu les deux époux élever la voix l'un contre l'autre.

Et, en ce moment, où des pensées très pénibles les agitaient tous les deux, et où Mme Herbelin se sentait même très irritée contre son mari, ils semblaient assez calmes, quoique un peu pâles, dans un petit salon attenant à la chambre de Mme Herbelin, au premier étage de l'hôtel, où ils s'étaient rendus d'une façon presque machinale, en quittant Mlle de Montreux.

Instinctivement, sans s'être dit une parole, ils étaient venus là, éprouvant le besoin de s'entretenir en secret d'une chose qui les avait grandement émotionnés jadis et dont ils n'avaient plus reparlé depuis bien des années, de ce vol commis dans l'usine de M. Herbelin par un individu portant le même nom que celui qui, deux jours auparavant, avait été surpris chez M. de Montbrun.

Mme Herbelin était simplement émotionnée, mais son mari était tout interdit.

—Eh bien, mon ami, demanda la femme après un assez long silence.

—Eh bien, ma femme?

Il y eut un nouveau silence; puis Mme Herbelin prononça d'un ton de commisération:

—Qui sait si nous n'aurions pas pu empêcher ce Pierre Sandrac de devenir un criminel?

—Eh! ma chère, il a volé, on l'a condamné......

—Je ne parle pas de votre ancien caissier, dit Mme Herbelin avec un léger mouvement d'impatience. Celui-là, on l'a condamné...... Et il n'était peut-être pas aussi coupable qu'on l'a cru...... Le pauvre diable a payé bien cher un moment de folie; il y avait d'autres coupables dans son affaire.... Mais la loi est impuissante devant certaines machinations! Et tout était si bien combiné que moi, qui pourtant vois clair d'habitude, n'ai compris la vérité qu'assez longtemps après....

En prononçant ces paroles, Mme Herbelin fixait un regard très sévère sur son mari, comme si c'était bien à lui que s'adressaient ces reproches.

Il avait baissé la tête et tremblait.

—Enfin, pour ce qui est de ce malheureux, continua Mme Herbelin, j'ai fait ce que mon cœur et mon devoir me commandaient. J'ai adouci sa vie matérielle dans toute la mesure du possible, sans qu'il sache, d'ailleurs, d'où lui venaient et protections et secours....

—Vous avez eu raison, balbutia Herbelin. Vous êtes si bonne, ma chère! Et je voudrais que vous me fissiez participer à vos charités.... Prévenez-moi quand vous ferez le bien.

Il essayait, tout doucement, de détourner la conversation; mais sa femme poursuivit très froidement:

—Il ne s'agissait pas là de faire le bien, mais de réparer un mal injustement causé.

Herbelin tressaillit, comme si cette phrase avait signifié que ce mal injustement causé l'avait été par lui. Sa femme reprit:

—Bref, de ce côté, nous n'avons rien à nous reprocher; je dis "nous", car dans ma pensée j'agissais à notre nom à tous deux. Mais j'ignorais l'existence d'un enfant.... Etait-ce quelque fils naturel?... Il n'avait pas eu, ce me semble, d'enfant de sa femme?....

—Non.....non.....Je ne crois pas.. bégaya Herbelin.

—Vous ne croyez pas? Vous devez bien savoir pourtant!

—Mais, ma chère amie, je vous assure. C'était, avant son vol, un bon employé. Je ne lui demandais pas autre chose..... Il ne me racontait pas ses affaires.

Mme Herbelin haussa les épaules.

—Allons donc! S'il ne vous racontait pas ses affaires, sa femme devait assez vous les raconter pour que vous puissiez me répondre....

Herbelin devint cramoisi et essaya de parler, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge.

—Vous n'avez pas besoin de perdre la tête parce que j'ai découvert une de vos intrigues sur vos mille et trois! s'écria Mme Herbelin s'animant tout à coup. Bref, peu m'importent vos fantaisies amoureuses; mais je suis toute troublée par cette coïncidence de nom.... Pierre Sandrac tous les deux! Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas entre eux quelque lien de parenté.... On ne lui connaissait pas de famille, si ce n'est une sœur morte il y a longtemps...... Et si ce jeune homme n'était pas son fils naturel, c'était sans doute son parent à un degré quelconque, son neveu....Et je ne devine que trop comment les choses ont dû se passer! La femme de Pierre Sandrac, *cette estimable créature*, n'aura pas mieux demandé que d'oublier un enfant qui eût gêné ses ambitions; et puis le nom de Sandrac lui faisait sans doute horreur....Ah! si j'avais su! Un pauvre enfant abandonné! Un enfant dont l'existence dépendait d'un brave homme puni pour une faute dont il était à peine coupable! Et, sans parents, sans famille aucune, il n'aura vécu que par l'Assistance publique.... Puis une instruction manquée, sans mère, sans personne pour lui montrer le droit chemin! Et voilà comment on fait les voleurs et les assassins!.....

Mme Herbelin s'exaltait.

Son cœur, d'une jeunesse éternelle, s'attendrissait à la pensée de toute infortune. Et la pensée de celle-ci la bouleversait parce qu'elle se figurait qu'elle aurait pu l'empêcher.

—Oh! oui, s'écriait-elle, si j'avais su!.... Je me serais occupée de cet enfant; je l'aurais fait élever, je lui aurais donné un métier..... Il ne serait pas devenu un misérable......" Ah! comme j'aurais été heureuse de racheter, d'effacer le mal si indignement commis par....par....

Elle ne prononça pas de nom, mais jeta un tel regard à son mari que celui-ci se leva tout chancelant, tout effaré.

Il se dirigea vers la porte. Il hasarda, sans oser se retourner:

—Vous vous trompez peut-être, ma chère amie...... Il n'y a sans doute là qu'une simple coïncidence de noms....

—Je me trompe rarement dans mes pressentiments, répliqua Mme Herbelin.

Il ne répondit que par un geste vague et sortit. Il avait hâte de ne plus se trouver en face de sa femme.

Il alla s'enfermer chez lui, tomba sur un petit divan qu'il affectionnait et qui avait pris la forme de son corps; et il demeura là plus d'une heure, ne se remettant que difficilement de son émotion. Il s'écria enfin:

—J'ai été stupide de me troubler comme cela devant ma femme......Si elle disait vrai pourtant! Si ce Sandrac avait laissé quelque petit qu'il soutenait!......Il est certain qu'alors notre responsabilité....

Il n'en disait pas plus long sur sa responsabilité, mais faisait une affreuse grimace.

Il finit cependant par rouler une cigarette et la fuma, puis une seconde, puis une troisième. Et peu à peu il reprenait son calme.

Il avait bien encore des minutes d'affaissement et murmurait alors:

—Qui m'eût dit que cette vieille histoire pût avoir de telles conséquences!....

Il fuma encore plusieurs cigarettes; et, dans les petits nuages blancs il revit sans doute une charmante image; car, avec un rire de jouissance et une chaude lueur dans les yeux, il finit par prononcer:

—C'était tout de même une bien jolie femme!

XI

LE MARQUIS DE MONTREUX.

A l'heure où M. Herbelin s'était levé ce matin-là pour procéder à sa longue et minutieuse toilette, il y avait déjà longtemps que son compagnon de plaisir de la veille, le général marquis de Montreux chevauchait à fond de train dans les allées du Bois-de-Boulogne.

Sa situation de fortune ne permettait pas au général d'avoir des chevaux; cette situation était en effet à peu près nulle et se réduisait, à cette époque, à sa retraite; mais le général montait admirablement, et les mauvaises langues prétendaient que son loueur ne lui confiait des bêtes que pour les faire valoir. Et il est exact d'ajouter que, lorsque le général avait fait admirer une bête au Bois ou dans toute autre réunion mondaine, elle se vendait très facilement.

Les mauvaises langues prétendaient encore bien des choses au sujet de ce général, par exemple que les fournisseurs de sa noble personne, tailleur, chemisier, bottier, ne touchaient plus un sou de lui depuis un nombre infini d'années et qu'il s'acquittait en leur rendant des services, en leur procurant des affaires, et qu'il en était de même de tous les commerçants qui avaient l'imprudence de lui ouvrir un crédit; on citait un marchand de comestibles qui, pour avoir entretenu pendant quelques années la gourmandise au général, s'était vu décoré de l'ordre du Mérite agricole, et un libraire honoré du ruban violet, toujours pour un motif semblable, disaient les méchants, pour avoir fourni gratuitement au général des petits livres graveleux.

—Calomnies que tout cela! répondaient les amis et même les fournisseurs du général.

Le général était très obligeant, voilà tout! Et qui donc aurait pu le blâmer de mettre ses relations au service de ses amis?....

Car il avait les plus grandes, les plus utiles relations, et dans tous les mondes: commerce, finance, noblesse, industrie, même des relations gouvernetales

Grand, bel homme, quoique un peu gros, il réalisait admirablement le type du général vieux troupier, dont la science commence au courage et se termine à la plus folle témérité. On aurait vainement cherché, dans toute sa carrière, quelque mouvement habile, quelque disposition savante, un de ces traits qui constituent le vrai capitaine, le vrai chef d'armée. Il n'avait jamais bien connu qu'une tactique: se mettre à la tête de ses escadrons, sabre au clair, et en avant, droit devant lui, Dieu de Dieu! Sabrer l'infanterie! Renverser les escadrons ennemis! Enlever une batterie! Et tout cela sous des volées de mitraille! Il en riait. Il ne se serait certainement pas donné la peine d'étudier les nouveaux réglements militaires, les nouvelles tactiques de cavalerie. Toute son instruction était contenue dans ces mots: En avant! C'était d'ailleurs la devise de la famille de Montbrun.

Il l'avait malheureusement appliquée avec autant d'ardeur dans sa vie civile que dans la vie militaire et l'avait spécialement affectée à son patrimoine, dont il ne restait plus rien en ce moment. Son frère cadet, l'industriel de Saint-Etienne, lui faisait heureusement une pension qui lui permettait encore de tenir un joli rang.

Le comte de Montreux avait toujours eu des trésors d'indulgence pour son frère; et malgré les nombreuses folies du marquis, malgré ses demandes réitérées d'argent, cette indulgence durait toujours. Il y avait à cela un motif qui semblerait ridicule à bien des gens, mais qui agissait profondément sur l'âme du comte de Montreux: son frère était l'aîné, le chef de la famille.

Et le marquis acceptait tout avec légèreté; il se disait:

—Quand ma nièce se mariera, j'obtiendrai, par mes relations, que son mari porte mon titre de marquis. Et nous serons quittes.

Il aimait beaucoup cette nièce, du moins autant qu'il était capable d'aimer; car, au fond, il n'aimait que lui-même et ses plaisirs, et le compagnon habituel de ces plaisirs; M. Herbelin, occupait dans sa vie beaucoup plus de place que sa famille.

Une parfaite similitude de goûts l'unissait au père de Suzane. Il était, comme lui, jouisseur, coureur, gourmand. On l'accusait même de jouer, au bénéfice de son ami, le rôle de dénicheur des petits oiselets que M. Herbelin se mettait sous la dent. L'industriel était assez riche pour payer les fantaisies de son compagnon en même temps que les siennes. A côté des raisons toutes morales qui les rendaient inséparables, il y avait aussi cette curieuse attraction physique qui existe entre les petits êtres et les grands. M. Herbelin, qui avait toujours été humilié de sa petite taille, éprouvait une réelle satisfaction à vivre dans l'intimité de cet homme dont il atteignait à peine l'épaule et qui n'avait pas l'ombre d'une maladie ou d'une infirmité, malgré ses cheveux blancs, cheveux épais et drus, dont M. Herbelin était aussi fier qu'il était navré de sa déplorable calvitie.

Si le général consentait à porter les cheveux blancs, il n'avait pu s'habituer à voir vieillir sa grosse moustache; il la teignait ainsi que les énormes sourcils qui faisaient saillie au-dessus de ses yeux un peu petits, mais d'une jolie nuance de bleu. Tout son visage était d'un rouge violent; et son nez trahissait sa passion pour l'armagnac.

Le général avait une copie dans son ordonnance, Joseph Bernaud, serviteur d'un dévouement parfait, qui ne l'avait jamais quitté depuis son entrée dans l'armée; mais il y avait entre eux cette différence que Bernaud conservait sa moustache blanche, ce qui flattait son maître. Le général se disait parfois, en le regardant:

—Je ne sais pas ce qu'a ce pauvre Bernaud pour vieillir comme cela

Bernaud ne connaissait qu'une chose au monde: son maître!

A chaque nouvelle conquête du général, Bernaud se gonflait comme s'il avait eu lui-même une nouvelle maîtresse; mais il n'en avait qu'une en réalité, la bouteille d'armagnac, qu'il partageait avec son maître.

Habituellement Bernaud était, malgré ses cinquante ans, d'une gaieté et d'une insouciance folles, surtout le matin; il chantait toujours en faisant son ménage, tandis que le général était au Bois.

Mais, ce matin-là, Bernaud brossait très mal ses meubles et ne chantait pas du tout. Et, par moments, il reprenait son journal, le *Petit Parisien* et relisait un faits-divers qui l'avait profondément bouleversé lorsqu'il l'avait lu pour la première fois et qui le bouleversait encore chaque fois qu'il y jetait les yeux.

—Sa nièce! murmurait-il, sa nièce!... Saperlotte! Comment lui annoncer cela?....

Il se mettait à chaque instant à la fenêtre du petit entresol de la rue Taitbout, qui servait de logis au général et guettait son maître.

Il le vit enfin qui débouchait au coin du boulevard Haussmann. Le général avait ramené lui-même son cheval à son loueur pour lui en signaler, d'un ton protecteur, les qualités et les défauts; et il arrivait, tenant tout le trottoir, les bottes tachetées de boue, sabrant l'air de son stick et sifflotant un refrain de café-concert.

Il monta péniblement les dix-huit marches de son entresol; c'était le seul symptôme de sa vieillesse, les étages lui faisaient peur. Et il s'écria:

—Ah çà, Bernard, qu'est-ce que tu fichais donc à la fenêtre?......Tu te permettais de regarder les petites ouvrières de *Laferrière*?......

—Mon général, je vais vous dire....

—Où est mon armagnac?

Le marquis venait de constater que, pour la première fois depuis qu'il occupait ce logement de la rue Taitbout, son armagnac n'était pas encore prêt sur sa table avec deux biscuits.

—Mon général, j'ai oublié....

—Mon pauvre Bernaud, prends garde; la perte de la mémoire, c'est une singulière marque de vieillesse....D'ailleurs, je ne sais pas ce que tu as dans la figure; mais tu ne m'as jamais paru si vieux que ce matin.

Bernaud fit une grimace, en se disant:

—Ça ne sera pas facile.

—Allons! Tire-moi mes bottes.

Le domestique commença par préparer le petit déjeuner de son maître, puis il lui enleva ses bottes, tandis que le général avalait ses deux biscuits et, chauffant son verre dans sa main, dégustait goutte à goutte sa liqueur favorite.

Ensuite, il lui enleva ses vêtements et le rhabilla avec beaucoup de soins. Le général se laissait faire béatement et allumait, avec non moins de soins le premier des douze cigares qu'il allait fumer dans la journée.

Quand la toilette de son maître fut terminée, Bernard demanda:

—Mon général sort-il ce matin?

—Parbleu! est-ce que je ne sors pas tous les matins?

—Et.... puis-je demander où mon général ira ce matin?

—Ah! çà....

—Si je me permets d'être indiscret avec mon général, c'est que j'ai mes raisons.... Enfin, mon général ferait peut-être bien d'aller prendre des nouvelles de Mlle de Montreux.

Et Bernaud respira avec satisfaction; il était enchanté des ménagements qu'il prenait. Le général éclata de rire.

—Bernaud, mon ami, tu n'es cependant pas encore à l'âge où l'on prend ses invalides; or, je t'ai dit que mon frère et ma nièce étaient repartis hier pour Saint-Etienne.

—Ils ne sont sans doute pas partis, puisque.... puisque....

Il ne trouvait plus ses mots.

—Enfin, balbutia-t-il, que mon général lise le journal, et il verra!

Le marquis déplia vivement son *Figaro*, et ses yeux tombèrent aussitôt sur le récit de la tentative de Neuilly. Il ne le lut pas, il vit simplement que sa nièce était blessée, et secouant son domestique:

—Tu es là, triple imbécile, à me faire perdre mon temps!.... Vite, une voiture.

Une heure après, le général arrivait à Neuilly et trouvait Toinon tout en larmes.

—Ma nièce!

—Elle n'est plus ici....Mme Herbelin me l'a enlevée!

Et Toinon allait entrer en de longues explications; mais déjà le général avait ressauté dans sa voiture.

—Au Ranelagh! vivement!

Et il arriva à la villa Herbelin au moment où les deux jeunes filles sanglotaient dans les bras l'une de l'autre et où Mme Herbelin faisait, pour la première fois de sa vie, une scène à son mari. Il était entré dans le salon; puis, arrivé à la porte du boudoir, il demeurait immobile. Et, tout d'un coup, il s'écria d'une grosse voix:

—Depuis quand se permet-on de pleurer sans attendre son vieil oncle?

Et il se précipita au pied du lit de sa nièce.

Son habitude des blessures—il en avait pas mal reçu pour son compte—lui enlevait déjà toute inquiétude pour Hélène.

—Voyons, voyons, dit-il en embrassant la jeune fille, ce n'est pas grave!...

—Non, mon oncle.

—Et où c'est-il placé?

Hélène montra son épaule.

—Diable! dit-il, ça va te gâter ton décolleté. C'est pour cela que vous pleuriez toutes les deux?

—Nous ne pleurions pas! dirent fermement les deux jeunes filles.

—Pardon!.... vous pleuriez...... j'ai vu...... Mais enfin, vous ne voulez pas avoir pleuré?...... Eh bien! je n'ai pas vu...... Ah! ça, qui est-ce qui t'a si bêtement logé une balle dans l'épaule? Si je le tenais, celui-là!...... Ah! si j'étais préfet de police, j'aurais vite débarrassé Paris de toute cette canaille... Tas de bandits! Je les chasserais comme le sanglier!

Il avait à peine dit ces mots que des larmes, qu'elle essayait vainement de retenir, coulaient sur les joues d'Hélène.

—Allons bon! Qu'est-ce que j'ai dit pour te faire pleurer?

—Mais, mon oncle, je vous assure que je ne....

—Parbleu, si! Je ne le vois que trop....Et....et ça me fait pleurer aussi.... Tes jolis yeux tout rouges! Je ne peux pas supporter cette vue!...

Le général s'était mis en effet à pleurer; il avait la surface du cœur très sensible et les larmes lui venaient très aisément.

Et le spectacle qu'offrait cette grosse figure rouge traversée par de toutes petites larmes était si drôle que Suzanne ne put s'empêcher de sourire en dessous.

Le général s'en aperçut:

—Petite sournoise, tu te moques de moi!

Dès lors son chagrin était passé; ses larmes furent vite séchées: il assurait d'ailleurs que les crises d'émotion étaient contraires à son tempérament. Et pour se consoler tout à fait, il dit à Suzanne:

—Tu ne m'as pas embrassé, ce matin?

Suzanne ne se fit pas prier. Elle se moquait si souvent du vieux général qu'elle ne lui refusait jamais cette petite compensation.

—Maintenant, dit-il, toi qui n'as pas reçu de balle dans l'épaule, raconte-moi comment tout cela s'est passé.

—Mais je n'en sais rien, mon général....

Le général se tourna vers sa nièce d'un air interrogateur.

—Et votre nièce ne s'en souvient plus, ajouta Suzanne.

Sans connaître le secret de son amie, elle avait bien compris que ce souvenir la torturait cruellement.

—Vous n'avez qu'à lire le journal! dit la jeune fille.

—Le journal! Le journal! s'écria le marquis. C'est tout ce que mon ordonnance a su me dire! J'ai vu que ma nièce était blessée, et je suis parti sans en lire davantage.... Où est donc votre *Figaro*?

—Vous le trouverez chez papa, il l'a fait reprendre tout à l'heure.

Le marquis se leva et passa dans le salon; il y rencontra Mme Herbelin, qui descendait.

—Ah! vous voilà, marquis!

—Chère madame, j'accours.... Je n'ai appris la nouvelle que ce matin....

—Comme mon mari! fit Mme Herbelin légèrement ironique.

Elle s'était complètement remise de son trouble et avait pu dominer son exaltation.

—Mais, au fait, il était avec vous, mon mari, hier au soir?

—Parbleu!

—Et, autour de vous, personne n'a parlé de ce drame qui passionnait déjà tout Paris?

—Mais.... non, mais non!

—Aucun de vos collègues ne lisait donc les journaux du soir?

—Nos..., collègues? prononça le général abasourdi et tout démonté par l'expression railleuse du visage de Mme Herbelin.

—Eh! oui, vos collègues du cercle! poursuivit-elle.

—Ah! parfaitement! dit le général d'un air très entendu.

—Et ces messieurs qui osent prétendre que le Cercle est si agréable parce qu'on y a tous les journaux sous la main!

—Je vous dirai, chère madame, que nous étions dans un petit salon éloigné de la salle de lecture....

—Oh! très éloigné, je pense?

—Et nous causions....

—D'affaires, je suppose?

—Mais oui, chère madame.....Une... une commande....dont je m'occupe....

Et le général se disait en soi-même: "Pourvu, mon Dieu! qu'Herbelin ait bien dit la même chose!"

—Vous pataugez, marquis! s'écria Mme Herbelin en riant. Allez donc retrouver mon mari; il a besoin de vous.

—J'y vais, mais permettez-moi de vous demander comment mon frère....

—Ne vous a pas prévenu hier? Il aura sans doute supposé que...., votre commande....

—Ma commande?

—Eh! oui, celle dont vous vous occupez, ne vous laissait point un instant de liberté. Il est reparti pour Saint-Etienne, où l'appelaient de pressants intérêts et nous a confié sa fille. Vous n'en êtes pas jaloux, je pense?

—J'en suis heureux, madame. Mais pourriez-vous me raconter?.......

—Les détails du drame?.... Lisez le journal, je n'en sais pas plus que lui. Mon mari est dans sa chambre; allez donc le retrouver, je vous assure qu'il a besoin de vous.

Le général, très intrigué, se dirigea vers la chambre de son ami. Il murmurait:

—Mme Herbelin devenant tout à coup jalouse de son époux!.... Des allusions sur le cercle!.... Des moqueries si nettes!.... Sapristi! Elle se déciderait un peu tard à jouer le rôle de la femme abandonnée! Aurait-elle fait une scène à mon bon Théodule?....

Et, ayant frappé, il pénétra dans la chambre de M. Herbelin en disant:

—Ah! çà, Théodule, dis-moi que je ne rêve pas ou que je perds la tête!....Ta femme n'est-elle pas en train de devenir jalouse?.......

M. Herbelin s'était levé de son divan et s'avançait en souriant vers son ami. La présence du général contribuait beaucoup à la rentrée de ses émotions; cependant, la trace en était encore visible, car le marquis après l'avoir examiné, dit lentement:

—Mon ami, il a dû se passer ici des choses bizarres; contes-les-moi.

—Lis d'abord le journal, répondit Herbelin en lui tendant le *Figaro*.

—Ah! enfin! prononça le général en souriant.

Et il parcourut attentivement le récit de la tentative de Neuilly. Quand il arriva au nom de Sandrac, il eut un haut-le-corps.

—Là! Comprends-tu? demanda Herbelin.

—Sandrac! Ton ancien caissier?

—Eh non, puisqu'il est encore sous les verrous; mais un jeune homme qui porte son nom....

—Un jeune homme! s'écria le général, aussi troublé que l'avait été son ami le matin. Tu dis; un jeune homme? Et quel âge avait ce jeune homme?

—Ah çà, mais qu'as-tu donc, René? interrogea Herbelin. Tu as l'air tout bouleversé; et je me demande ce que cela peut te faire, à toi?

—A moi?.... Mais, rien.... rien!

En une seconde, le marquis avait dominé son trouble.

—Je ne m'intéresse à tout cela qu'à cause de toi, tu le devines bien. Bref.. tu dis que c'était un homme?

—De vingt-cinq ans environ, nous a dit ta jolie nièce.

—Ma nièce le connaissait?

—Puisque c'était un ouvrier de ton frère. Lis donc le journal!

Ce conseil vint à propos pour permettre au marquis de se cacher derrière le journal. Il relut le récit, en prononçant de temps en temps:

—C'est vrai....un ouvrier de mon frère....une vengeance....

Et, à voix basse, il murmurait:

—Sandrac....vingt-cinq ans....

Cependant Herbelin lui expliquait le trouble de sa femme et le sien:

—D'abord, disait-il, j'ai cru que c'était mon Sandrac à moi; et je m'étais bien vite rassuré, quand ta nièce m'affirma que l'individu en question était un jeune homme. Mais ne voilà-t-il pas que ma femme s'imagine?.... Vois-tu, ça n'a pas de limites l'imagination d'une femme! Bref, la mienne veut que notre Sandrac ait laissé un parent, soit un fils naturel procréé avant son mariage, soit quelque neveu, un parent quelconque.... Ce parent, abandonné à lui-même, serait devenu le drôle en question, toujours d'après l'imagination de ma femme! Et elle m'en rend responsable!

—Toi!

—Eh! oui, moi! Elle ne m'en avait rien dit; mais elle savait parfaitement que la femme de Sandrac a été une de mes maitresses..... D'où la scène de ce matin! La première qui ait troublé notre ménage....

—Je comprends!.... Et ta femme, si bonne, si charitable, voudrait avoir connu l'existence de cet enfant, pour l'élever, en faire un honnête homme. Oui, je comprends....

Le général parlait avec une gravité qui ne lui était pas habituelle.

—Mais, mon ami! s'écria Herbelin, tout cela n'existe que dans l'imagination de ma femme! Sandrac n'avait pas de famille....

—Une sœur, je crois? dit le marquis d'une voix légèrement tremblante.

—Morte longtemps avant lui.

—Cette sœur....ne lui aurait-elle pas laissé......un enfant?

—Eh! je n'en sais rien, mon ami!

—Il y aurait un moyen bien simple de le savoir.

—Et lequel?

—La femme de Sandrac connaissait évidemment tous les secrets de son mari.

—Consentirait-elle à les dire?

—On peut toujours les lui demander.

Le général avait à peine prononcé ces mots que son ami devint très rouge tandis que ses yeux s'animaient de lueurs un peu fauves.

—Te chargerais-tu, toi, d'aller l'interroger? demanda-t-il timidement.

—Je n'ai aucun motif, répondit le général de lui poser des questions sur un sujet aussi intime, d'autant que, si ta femme a deviné la vérité, la mission serait par trop délicate...

—Et tu me conseillerais d'aller moi-même la trouver?

—Si tu veux sortir de l'indécision! dit finement le général. Après tout, cela n'a rien de désagréable, une visite à une jolie femme.

—Ah! jolie, mon ami! jolie! satinée! Et des yeux de feu! Une taille!...... Ah! quand je la revois, dans mon imagination, il me semble que c'est la plus jolie de toutes mes maitresses..... Et une façon si chatoyante d'aimer!.....

—Prends garde! Si tu allais t'en amouracher de nouveau!

—Eh! eh! prononça Herbelin avec un sourire gourmand et de petits clignements d'yeux, eh! mais, je ne serais pas à plaindre!

XII

UN CAISSIER MODÈLE.

C'était certainement un des côtés les plus curieux du caractère de M. Herbelin que la facilité avec laquelle il oubliait tout ce qui le préoccupait dès qu'une impression nouvelle frappait son esprit.

En ce moment, cette impression nouvelle n'était qu'un ressouvenir, mais un ressouvenir puissant de la plus grande de ses passions, de la seule qu'il n'eût pas entièrement assouvie, de la seule qui eût ressemblé chez lui au véritable amour et non à une fantaisie.

Il oubliait ce qui, depuis le matin, bouleversait son existence, et le drame de Neuily et son trouble devant le nom de Pierre Sandrac, et les reproches de sa femme, il oubliait tout, pour se rappeler seulement le visage de la seule de toutes ses maitresses qui l'eût quitté au lieu de se laisser quitter par lui.

Il retint son ami le général à déjeuner pour pouvoir en causer avec lui; et, pendant tout le repas, il fut si distrait que sa femme dut lui rappeler plusieurs fois qu'il était à table et qu'il avait un invité.

Suzanne ne faisait que paraître dans la salle à manger; elle s'était constituée la garde-malade de son amie et ne la quittait que pour s'occuper de préparer elle-même ce qu'elle lui portait.

Après le déjeuner, le général accompagnait son ami jusqu'à l'usine de Grenelle. Rassurées sur la santé de la blessée—Hélène leur avait affirmé qu'elle ne ressentait pas la moindre souffrance—ils s'étaient relancés sur leur sujet favori, les petites femmes.

—Les Parisiennes! s'écriait Herbelin, il n'y a que les Parisiennes, vois-tu!....

Et, comme le général hochait la tête.

—Je sais bien que toi tu as une faiblesse pour les chignons dorés des Anglaises; mais tu ne m'as jamais montré une Anglaise qui valût la femme de Sandrac!

—Attends quelques jours, répliqua le général avec de petits clignements d'yeux. Je suis sur une piste!

—Hein! Du nouveau? demanda Herbelin devenu soudain très curieux. Je t'avouerai que ces petites pimbêches que nous avions hier au soir commencent à m'ennuyer....

—Je te dis: attends quelques jours, et tu ne calomnieras peut-être plus les Anglaises avec autant de facilité!

Ils étaient arrivés à la porte de l'usine.

—Entres-tu, général?

—Non. Ton caissier me fait toujours une trop vilaine grimace. Et puis....je t'avoue que je suis en chasse.

—Bon. Déniche-nous du joli gibier!

Ils se serraient la main.

Au moment où le général s'éloignait, son ami le rappela:

—Tu crois donc, dit-il, que je ferais bien de pousser une petite visite à Ida?

Il y eut comme un nuage sur la figure du général.

—Mais sans doute, mon ami; il faut bien que nous sachions.......

Il se reprit aussitôt:

—Il faut bien que tu saches ce qu'il peut y avoir de vrai dans les préoccupations de ta femme.

—Bien. Je verrai. Adieu.

Et tandis que le général s'éloignait, Herbelin pénétra dans l'usine. Il en avait à peine franchi le seuil qu'il était un autre homme. Le viveur faisait place à l'usinier.

Il commença par une ronde dans tous les ateliers, examinant toutes les machines, ne dédaignant pas de causer avec ses ouvriers, même les plus infimes, leur donnant des conseils, et salué par tous avec gentillesse.

Cet égoïste avait le talent de se faire aimer de ses ouvriers.

Enfin, il entra dans son bureau. Le courrier décacheté l'attendait sur sa table. Il le lut très rapidement et appela:

—Labadié!

Alexandre Labadié, qui tenait dans la maison les diverses situations de caissier, comptable, directeur et même contre-maître, s'avança d'un air parfaitement désagréable.

—Labadié, voici les réponses à faire.

Pendant près d'une heure, Herbelin donna toutes les explications nécessaires avec une grande clarté. Quelqu'un qui ne l'eût pas connu se fût certainement refusé à croire que c'était là le viveur léger, extraordinairement jouisseur, l'inséparable du marquis de Montreux. Comme il terminait son travail, son caissier lui demanda avec anxiété:

—Eh bien? Et ce drame de Neuilly?

Si Labadié s'intéressait si vivement au drame de Neuilly, c'est que, par suite d'un hasard insensé, il s'était trouvé en présence de Pierre Sandrac le jour même de ce drame.

Ce jour-là, il achevait de surveiller l'entrée des ouvriers de la manufacture lorsqu'un jeune homme se présenta à lui en lui disant qu'il avait appris, par hasard, qu'on allait embaucher des ouvriers supplémentaires à l'usine Herbelin et qu'il venait se proposer.

—Ah! vous avez appris?... lui répondit-il d'un air narquois, en le faisant entrer dans son bureau. On connaîtra bientôt mieux nos affaires que nous-mêmes. Bref, que savez-vous faire?

—Donnez-moi tel travail qui vous plaira, répliqua le jeune homme avec fierté, et vous verrez.

—Vous travaillez donc depuis longtemps?

—Depuis quatre ans.

—Où?

—Dans la même usine?

—Quelle usine?

—Que vous importe?

En prononçant ces mots, le jeune homme avait eu un mouvement de révolte.

—En vérité, dit-il d'un ton qui sentait le commandement, je me demande ce que cela peut vous importer de savoir l'usine où j'ai travaillé. Il y a là quelque chose d'humiliant pour un homme libre? Et je refuse de m'y soumettre. Je puis vous dire, sans orgueil, que vous n'avez pas dans votre usine un ouvrier qui vaille plus que moi! Essayez-moi donc! Donnez-moi la besogne la plus basse. Je vous avoue, sans honte, que j'ai besoin de travailler pour ne pas mourir de faim!

Labadié, comprenant qu'il n'avait pas affaire à un simple ouvrier et désireux par suite de ne pas le laisser échapper, un peu touché aussi par sa demande si franchement faite, répliqua:

—Il est possible que nous ayons besoin de nouveaux ouvriers; mais comme c'est une habitude, chez nous, de conserver longtemps les hommes que nous embauchons, nous voulons savoir à qui nous ouvrons nos ateliers. Veuillez donc m'apporter votre livret; et je verrai!

—Ah! ah! mon livret! s'écria le jeune homme en ricanant. Mon livret! Le voici!

Il prit son livret dans sa poche et le tordit entre ses mains, en ricanant toujours. Il était en proie à une agitation extraordinaire.

Puis, se maîtrisant, il posa le livret tout ouvert sur la table et dit d'une voix sourde:

—Voici. Lisez. Vous n'y verrez que ces mots: "Entré le 22 février 1882 "chez M. le comte de Montreux. Sorti "le 1er janvier 1886. Signé: Jean de "Montreux." Il n'y a que ces mots; mais généralement cela suffit...... Et cela vous suffit à vous aussi?......

En lisant ces lignes, le comptable avait, en effet, complètement changé de figure. Il cherchait une phrase pour expliquer le contraire de ce qu'il avait dit tout à l'heure:

—Nous ne savons pas encore à quelle époque nous prendrons de nouveaux ouvriers, balbutia-t-il très embarrassé.... Revenez dans quelque temps...... D'ailleurs, vous êtes trop agité pour pouvoir travailler en ce moment.......

—Cessez donc de mentir! lui cria le jeune homme. C'est inutile. Vous avez besoin d'ouvriers, je le sais, vous me l'avez dit vous-même. Et vous ne voulez pas de moi ....

—Remarquez que j'ai bien le droit de vous refuser....

—De me refuser de prime abord! Oui! Mais pas de m'accepter à peu près pour me refuser ensuite, à la seule vue de ce livret!.... Mais qu'y a-t-il donc dans ces quelques lignes pour m'empêcher de gagner ma vie? Quelle franc-maçonnerie existe donc entre tous les patrons, qu'il vous suffise de quelques mots banals et d'une signature pour briser la vie d'un honnête homme? M. de Montreux m'a chassé de son usine pour des motifs dont je suis fier et dont il rougira un jour. Je suis venu à Paris, croyant y trouver facilement une nouvelle situation. Et, dans vingt usines où je me suis présenté, on n'a pas voulu de moi, on n'a même pas voulu m'essayer! La seule vue de ce livret me faisait repousser comme un chien galeux....Ah! l'on appelle cela le livret de l'ouvrier! Eh bien! on devrait l'appeler le livret d'infamie, puisque celui auquel il appartient est traité comme un infâme, puisqu'on le juge sans l'entendre, qu'on le condamne sans qu'il sache pourquoi, qu'on lui refuse même le droit de gagner sa vie! Mieux vaudrait donc être une bête de somme! Ah! j'étouffe à la fin; car c'en est trop....Ah! le misérable! le misérable!

Epuisé par son accès d'indignation, le jeune homme était tombé sur une chaise. Le comptable le regardait avec effroi; et il fut tout surpris de voir ce malheureux pleurer tout à coup; quelques larmes seulement qui furent vite essuyées. Le jeune homme se releva tout calmé, et s'inclinant très poliment devant le comptable:

—Pardonnez-moi, monsieur! Toutes ces choses ne vous regardent pas. Je n'ai pas été maître de mon indignation, j'ai eu tort. Vous avez aussi bien le droit de m'accepter que de me refuser. Encore une fois, pardonnez-moi, monsieur: il n'y a en ceci rien de votre faute. Je suis, paraît-il, un ouvrier dangereux pour une usine, moi qui dirigeais une des plus importantes de France; et, entre patrons, vous trouvez le moyen de vous renseigner, de vous liguer contre moi sans que la Justice ait à y redire. Vous condamnez un homme à mourir de faim; et la société est si bien organisée que tout cela semble parfait. Adieu, monsieur! Je ne vous en veux nullement de me repousser, vous êtes dans votre rôle de patron, moi dans mon rôle de vaincu. Rendez-moi mon livret d'infamie. Il me servira peut-être un jour à me venger! lui qui ne sert aujourd'hui qu'à me fermer toutes les portes.

Le comptable, sentant une grande infortune, eut une dernière hésitation. Il aimait les ouvriers parce qu'il vivait au milieu d'eux. Il ne songea même pas à réfuter les accusations de cet étrange ouvrier. Il se disposait seulement à lui dire: "Je parlerai de vous à M. Herbelin". Mais, en pliant le livret pour le lui rendre, il lut le nom inscrit en grosses lettres sur la couverture:

PIERRE SANDRAC.

Il devint blême. Ce nom produisit sur lui un effet bien plus considérable que les quelques lignes qu'il avait lues à l'intérieur du livret. Il prononça tout bas:

—Un Sandrac.... Ici!....

Il se leva brusquement, tendit le livret à l'ouvrier et dit sévèrement:

—Adieu, monsieur! Vous devez comprendre, qu'après une telle scène de violence, il est inutile de jamais vous représenter ici.

Pierre Sandrac prit son livret, s'en fut lourdement, tandis que le comptable retombait sur son fauteuil de cuir en prononçant, d'une voix entrecoupée:

—M. Herbelin m'aurait proprement arrangé si je l'avais embauché celui-là!

Alexandre Labadié n'avait pas trouvé, dans la journée, d'occasion convenable pour raconter cet incident à son patron, incident qui, d'ailleurs, n'avait pas d'importance en lui-même et n'en avait pris que par les événements qui l'avaient suivi.

—Eh bien! répéta-t-il, et ce drame de Neuilly?

Herbelin avait d'abord fait semblant de ne pas l'entendre.

—Ah! cette maudite affaire! prononça-t-il en haussant les épaules. C'est ce qui m'a retenu chez moi ce matin: M. de Montreux est reparti pour Saint Etienne, en nous laissant sa fille......

Et, changeant brusquement de conversation:

—Labadié, donnez-moi cinq mille francs.

Le caissier, qui connaissait son homme sur le bout du doigt, se dit: "Ce n'est pas encore le moment de lui raconter mon histoire......" Et, l'air de plus en plus désagréable, il passa dans sa caisse pour prendre l'argent qu'on lui demandait. Sa mauvaise humeur—qui était son état habituel—atteignait à son paroxysme lorsque M. Herbelin prenait de l'argent à des époques irrégulières, comme ce jour-là; il ne savait que trop à quelles dépenses encore plus irrégulières cet argent était destiné. Et il lui arrivait d'adresser à son patron des admonestations qui faisaient leur joie à tous les deux: le caissier était enchanté de l'avoir grondé, et M. Herbelin en riait comme un fou.

—Si je l'écoutais, disait-il au général, cet animal-là finirait par me rendre vertueux.

Ce jour-là, Labadié se contenta de jeter à son patron un regard terrible; M. Herbelin mit négligemment dans son portefeuille les cinq mille francs que lui apportait son caissier, et s'en fut. Il passa à son cercle, espérant y trouver le général; mais son ami n'y avait pas paru de la journée.

Il rentra chez lui et trouva sa maison retombée dans le calme: Hélène avait souvent passé des mois entiers chez ses amis; sa présence ne changeait rien à leur vie habituelle. Seulement, Mme Herbelin avait deux filles au lieu d'une.

Herbelin, un peu fatigué, secoué et même très préoccupé, ne ressortit pas le soir; il fit à Hélène l'honneur de demeurer chez lui. Mais il fut très silencieux. Il se mêlait bien, de temps en temps, à la conversation par des monosyllabes; mais il retombait ensuite dans ses méditations.

—Irai-je chez Ida?...... se demandait-il, ou n'irai-je pas?.....Et, si je vais chez elle, comment me recevra-t-elle?

Il se coucha sans avoir pris de décision.

Le lendemain, il achevait à peine sa toilette, lorsque le général arriva dans sa chambre tout bouillant, gai, rieur, sabreur; il avait fait un détour dans sa promenade du matin, pour venir donner des nouvelles à son ami.

—Ah! mon cher! s'écria-t-il en entrant, jamais, jamais, tu ne t'es mis un pareil morceau sous la dent! Une beauté de déesse, mon cher! Une carnation! Une fraîcheur!

Et il décrivait avec amour le joli gibier qu'il poursuivait: une Anglaise, tout juste débarquée à Paris! Une ignorante de la vie! Un morceau de roi!...

—Il n'y a plus de roi, interrompit Herbelin.

—Un morceau de financier, si tu préfères.

Seulement, il y avait une difficulté: la belle était sévèrement gardée par une de ces gouvernantes comme il n'en vient que de l'autre côté de la Manche, une de ces horribles vieilles auxquelles il faut graisser la patte; et le gouvernement ne se préoccupe pas assez des menus plaisirs des vieux généraux.... Herbelin avait une confiance dans le marquis de Montreux; il le considérait comme une sorte d'intendant de ses menus plaisirs, un intendant qu'il payait en lui permettant de partager ses jouissances.

—Tiens, dit-il.

Il lui remit quatre mille francs.

—Bien, dit le marquis qui les empocha sans la moindre vergogne.

Puis, d'un ton plus léger:

—A propos, connais-tu la nouvelle adresse d'Ida?

—Elle a donc déménagé?

—Oui. Tu la trouveras rue Clément-Marot. Un hôtel d'un chic!......

—Cette diablesse-là! Elle monte toujours!......

—Tu l'as lancée; elle suit l'impulsion.

—Oui; je ne me rappelle pas le numéro; mais tu le trouveras facilement: l'hôtel qui fait le coin de l'avenue Montaigne.

—Peste! Il vaut cinq cent mille francs, cet hôtel!

—Je l'estimerais plutôt six cent mille, dit le général. Je me suis informé de son adresse pour que tu ne perdes pas de temps.

Herbelin ne put s'empêcher de remarquer que le général mettait beaucoup d'empressement à le pousser sur la voie de son ancienne maîtresse; mais il est vrai que le général mettait toujours beaucoup d'empressement à rendre service à son ami.

Une heure après, l'industriel, ayant laissé le marquis auprès d'Hélène, arrivait à son usine, de plus en plus perplexe, se demandant encore s'il irait ou s'il n'irait pas chez Ida.

Comme la veille, toutes ses préoccupations s'évanouirent dès qu'il fut entré dans son bureau. Il lut son courrier en homme dont toute la pensée est consacrée aux affaires.

Son caissier tournait autour de lui, tenant un journal à la main et cherchant l'occasion de lui dire ce qu'il n'avait pas osé lui dire la veille.

—A propos! s'écria Herbelin, au milieu de son courrier, Labadié, prenez donc vos dispositions pour me compter cinq mille francs à la fin de la journée.

—Hein! fit le caissier de sa voix la plus désagréable, cinq mille francs hier, cinq mille aujourd'hui!.... Vous croyez donc que ma caisse est élastique? Mais, monsieur Herbelin, je n'ai jamais ici que les sommes nécessaires aux dépenses prévues, et cinq mille francs en plus pour l'imprévu.......

—Aussi, Labadié, vous ai-je dit de me préparer cette petite somme pour la fin de la journée seulement; vous n'avez qu'à envoyer chez mon banquier....

Herbelin parlait en riant; il jouissait de la fureur de son caissier.

—Ainsi, s'écria celui-ci, ça va être cinq mille francs tous les jours, maintenant?

—J'oubliais de vous dire, reprit M. Herbelin, toujours souriant, que vous porterez quatre mille francs au compte du marquis.....

A ce nom de marquis, le caissier bondit.

—Comment, monsieur, encore!.... Il est donc insatiable, cet homme!.... Des mille francs, des deux mille francs à chaque instant..... Et maintenant, il y va par quatre mille!.... Voulez-vous que je vous dise à combien s'élève son compte?

—Pas la peine, Labadié. Je le sais! Allez et faites ce que je vous ai dit.

Labadié retourna dans sa caisse, brandissant son journal et s'assit à son bureau en bougonnant:

—Voilà! Je n'ai pas encore pu lui parler de ce Sandrac; il le faut bien pourtant, surtout si ce que l'on dit est vrai, s'il a pu échapper à la mort.... Mais bon! j'aperçois le patron qui enlève la bande de son *Gil Blas*; il va lire les faits-divers, ce sera le moment propice.

M. Herbelin recevait le *Figaro* chez lui et le *Gil Blas* à l'usine, pour tromper son ennui lorsqu'il était forcé d'attendre dans son bureau sans rien faire.

En ce moment, Labadié distingua par sa fenêtre, d'où il surveillait les entrées et les sorties, la haute silhouette du comte de Montreux qui traversait la grande cour menant aux bureaux. Il revint dans le cabinet d'Herbelin en disant d'une voix étonnée:

—Le comte de Montreux, monsieur!

—Allons donc! Il devait passer plusieurs jours à Saint Etienne, répliqua Herbelin.

—Le voici, pourtant!

Le père d'Hélène frappait à la porte du cabinet et entrait.

—Toi! s'écria Herbelin, en se précipitant au-devant de lui.

—J'ai voulu, avant d'aller retrouver ma fille, savoir par toi l'état de sa santé.

—Excellente, mon ami. Blessure réellement insignifiante, comme te l'avait déjà dit le docteur Tournier; elle a plutôt souffert de la douleur morale; mais cela s'efface peu à peu. Si tu veux aller la joindre tout de suite, ma voiture est à ta disposition.

—J'accepte; mais je n'en profiterai que tout à l'heure.

Il s'asseyait en saluant Labadié d'un geste amical.

—J'ai auparavant un gros service à te demander.

Le caissier faisait mine de se retirer.

—Restez, au contraire, lui dit le comte; car cela vous regarde aussi un peu, vous homme d'argent!

Labadié eut un demi-sourire qui se perdit en une grimace: il n'aimait pas qu'on fît appel à ses qualités d'homme d'argent.

—Mon cher ami, reprit le comte, tu sais que je suis parti de Paris emportant une somme de deux cent cinquante mille francs.

—Parfaitement.

—Cette somme m'a été volée.

—Volée!

—En chemin de fer.

Et le comte exposa en détail la tentative de vol dont il avait été victime.

—Et ton échéance?.... demanda Herbelin avec un réel accent d'intérêt.

On sait que les anciens élèves de l'Ecole polytechnique, surtout ceux d'une même promotion, sont liés entre eux par une amitié à toute épreuve et, à défaut d'amitié, par une sorte de franc-maçonnerie, qui les fait se soutenir les uns les autres avec acharnement.

—Rassure-toi, dit le comte, j'ai pu faire immédiatement le nécessaire; le soir même, mes effets étaient payés. Et devant la brutalité des faits, deux banquiers n'avaient pas hésité à m'avancer cette somme totale de deux cent cinquante mille francs dont j'avais, comme tu le sais, un besoin absolu pour le roulement de mes affaires.

—Mais tu as dû signer en échange des billets à courte échéance?

—J'ai à peine un mois pour les payer. Toi qui connais mes affaires aussi bien que moi, tu sais que je n'ai plus de capitaux disponibles; tout est engagé dans mon usine, j'ai même consacré la presque totalité de mes bénéfices de l'année dernière à la construction de nouvelles machines, qui vont me donner de superbes résultats....

—As-tu d'autres échéances embarrassantes?

—Non. Je puis y faire face avec mes recouvrements; mais je ne pourrais payer mes nouveaux billets qu'en recourant à un emprunt; il me serait facile d'hypothéquer....

—Non, ne fais pas cela, dit vivement Herbelin. A Paris ça passerait peut-être inaperçu; en province, cela produirait un déplorable effet.... Voyons, Labadié, vous allez vous occuper de négocier cet emprunt, avec ma garantie....

Le caissier grogna:

—Bien, monsieur; mais vous savez que tous nos capitaux à nous sont aussi très-engagés....

—Bon, bon! interrompit Herbelin. Que, dans vingt jours, le comte Montreux ait ses deux cent cinquante mille francs à sa disposition. Tu me donneras en échange des billets échelonnés à ta convenance; et je te compterai les intérêts qu'on me comptera à moi-même.

—Merci, dit le comte en serrant la main à son ami avec effusion. Maintenant, je vais retrouver ma fille.

Il se retirait, lorsque Herbelin lui demanda:

—Mais enfin, ce vol?.... N'est-on pas sur la piste du coquin?....

—La police n'a que bien peu d'espoir de le retrouver: j'ai naturellement fait opposition sur les valeurs dont j'avais les numéros; mais il paraît que les drôles ont toutes les facilités désirables pour les négocier en Angleterre et que je dois renoncer à rien retrouver.

—N'avoir même pas la satisfaction de savoir par qui on est volé! prononça Herbelin en riant.

—Ce n'est que trop facile à deviner! s'écria Labadié.

Herbelin et le comte le regardèrent avec ébahissement.

—Vous avez donc des soupçons?

—Presque une certitude. Le voleur est, évidemment, ce jeune homme, ce Pierre Sandrac;

—Mais puisqu'il est mort! s'écrièrent le comte et Herbelin.

—Mort!.... L'sez donc les nouvelles de ce matin

Et le caissier, allant chercher son journal, lut les quelques lignes suivantes:

"LE DRAME DE NEUILLY. Contrairement à ce que croyait la police, le triste héros de ce drame aurait échappé à la mort. Toutes les recherches faites dans la Seine ont été inutiles; on n'a retrouvé ni le cadavre de Pierre Sandrac, ni celui de son compagnon. En revanche, on a constaté, sur une des arches du pont de Neuilly quelques traces de sang, ainsi que sur le quai de la rive opposée. On serait donc fondé à croire que, tandis que les policiers les poursuivaient d'un côté, les deux bandits parvenaient à gagner ladite arche du pont, à s'y reposer sans être vus, ce qui leur était facile dans la nuit noire; puis ils auront atteint la rive opposée. La chose est d'autant plus admissible qu'il se peut fort bien que l'un d'eux seulement ait été blessé, et l'autre l'aura soutenu. En tout cas, ils ont disparu, et la police n'a plus la moindre indication pour retrouver leurs traces".

Labadié avait à peine achevé cette lecture que le comte de Montreux s'éloignait sans dire une parole, le visage tout contracté, les membres tremblants; ses jambes fléchissaient sous lui. Il monta dans la voiture de son ami et, lorsqu'elle fut partie, il murmura:

—Serait-ce réellement Pierre Sandrac qui se venge de moi comme je me suis vengé de lui?.... Ah! malheur à lui!... malheur à Hélène si elle ose l'aimer encore.

M. Herbelin, après le départ de son ami, avait arraché le journal des mains de Labadié et lisait fiévreusement le fait-divers.

Comme parlant pour lui seul, il balbutiait, d'une voix anéantie:

—Pierre Sandrac ne serait donc pas mort?

—Eh bien! nous pouvons prendre nos précautions! s'écria le caissier. Avec un gaillard de cette espèce....

—Hein!...... Nos précautions!... Nous!...... Prendre nos précautions! Et pourquoi? Perdez-vous la tête, Labadié?

—Non, monsieur; et nous pouvons nous estimer heureux que ce gredin ait commencé par le comte de Montreux!

—Vous êtes fou, Labadié! Le Pierre Sandrac dont il s'agit est un jeune homme et pas du tout celui que vous vous imaginez!

—Je le sais parbleu bien! Je le connais, ce jeune homme!

—Vous le connaissez?

—Oui. Je l'ai vu une fois.

—Quand?

—Il y a trois jours.

—Le jour de sa tentative de Neuilly?

—C'est bien cela. Je l'ai vu dans la matinée de ce jour-là; et je vous jure que, quand on l'a vu, celui-là, on ne peut pas l'oublier! Il vous tordrait le cou, rien qu'en serrant la main.

—Et.... pourquoi nous tordrait-il le cou? bégaya M. Herbelin qui tombe en tremblant sur une chaise.

—Pour se venger, parbleu!

—Et de qui, mon Dieu!

—De vous, de nous, de moi!....

—Mais nous ne lui avons rien fait, à ce Pierre Sandrac!

—Si, monsieur, nous lui avons refusé du travail.

—Quand?

—Mais il y a trois jours.... Le matin, il était là, à l'ouverture des ateliers; il se présentait pour être embauché, il avait entendu dire qu'il nous fallait des ouvriers supplémentaires....

—Eh bien?

—Eh bien! j'ai commencé par lui demander son livret; j'ai constaté d'abord qu'il sortait des ateliers de M. de Montreux, puis, dans la signature de M. de Montreux la petite marque qui indiquait que ce Sandrac était un individu redoutable, un socialiste, un révolutionnaire. J'allais donc le renvoyer; mais il m'a imploré, supplié.... Il n'avait plus de quoi manger, disait-il.... Et je me laissais attendrir, lorsque j'ai vu son nom: Pierre Sandrac!.... Alors, monsieur Herbelin, je n'ai plus hésité.... Et... et je l'ai carrément flanqué à la porte!

—Vous avez fait cela, Labadié?

M. Herbelin, bondissant de sa chaise, sauta au cou de son caissier.

—Mais vous êtes fou, mon ami! Il fallait lui donner du travail à ce Sandrac!

Et il secouait son caissier en lui serrant le col de son vêtement.

—S'il avait eu du travail, il n'aurait pas écouté les détestables conseils de ces bandits! hurlait-il.

—Mais monsieur!....

—Il n'aurait pas commis cette première tentative de vol....

—Mais, monsieur Herbelin.... bégaya le caissier qui étouffait.

—Taisez-vous! vous êtes un imbécile! vous êtes cause de tout.... Avec votre manie de vouloir tout diriger sans me consulter, vous avez causé un malheur irréparable, il fallait le recevoir, le consoler, l'encourager....

—Et cependant, monsieur, murmura le caissier d'une voix étranglée, si c'était le parent.... le.... le neveu.... de.... de l'autre?

—Hein! le neveu!.... Mais raison de plus.... Vous dites le neveu, Labadié?...., Ma femme qui croit, elle aussi!.... Expliquez-vous, Labadié.... Expliquez-vous, morbleu!....

Et M. Herbelin lâcha enfin son caissier qui chancela quelques secondes comme une bête frappée, puis tomba lourdement sur une chaise.

—Mais, parlez donc! il avait un neveu? interrogeait fébrilement M. Herbelin.

—Je.... je vais vous dire....

La voix du caissier était devenue toute petite.

Son visage, encore plus rouge que d'habitude, semblait éclater.

Il porta la main à son cou, tout en fermant les yeux; il essayait d'ouvrir le col de sa chemise; il poussait des soupirs courts, étouffés.

Il rouvrit les yeux, puis les ferma, puis fixa un regard stupide sur son patron qui commençait à s'effrayer.

—Voyons, Labadié, disait Herbelin, d'un ton encourageant, calmez-vous.... et pardonnez-moi.....Je me suis emporté....Mais ce que vous avez fait a eu de si graves conséquences......

Soudain, le caissier se leva, les yeux fermés, et se dirigea en chancelant, mais sans hésitation, vers sa caisse.

Il trébucha en passant la porte, il se heurta à son fauteuil de cuir, et il tomba tout de travers sur ce fauteuil.

C'était trop d'émotions pour un caissier apoplectique et habitué à une vie extraordinairement régulière: tant d'argent prêté au général! Tout celui qu'on allait prêter au comte de Montreux! Puis cette aventure de Pierre Sandrac! Et pardessus tout la colère de son patron, ses reproches......

Le cerveau de Labadié n'avait pu résister à tant de choses et s'était arrêté comme une machine trop chargée.

Un petit fil de sang coula au bord de ses lèvres.

Il venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante.

XIII

L'HÉRITAGE DU CAISSIER.

L'existence de M. Alexandre Labadié, caissier, comptable et employé intéressé de l'usine Herbelin, pourrait être comparée assez exactement à celle d'un mollusque: il était pour ainsi dire né sur l'usine, y avait vécu et venait d'y mourir.

Son père était employé aux écritures chez M. Herbelin père et l'avait placé, à quinze ans, dans les bureaux. Il n'y était entré qu'à regret; il ambitionnait de travailler dans l'usine même, au lieu de s'immobiliser dans les écritures; mais il eut fallu pour cela le faire passer auparavant par l'Ecole centrale ou tout au moins par une des écoles des arts et métiers, et il avait besoin de gagner sa vie immédiatement; il avait un frère pour l'éducation duquel on avait fait de grands sacrifices; on ne pouvait pas les renouveler pour lui.

Il entra donc dans les bureaux de l'usine et y fit son chemin assez rapidement. Très rangé, presque avare, il amassait des économies.

Il avait renoncé à être jamais un ingénieur, ce qui eût été le rêve de sa vie, et se contentait de mettre peu à peu la main sur la direction des ouvriers, ce qui l'amenait à avoir la direction des ateliers sinon celle des machines.

Quand ses parents moururent, ils lui laissèrent tout ce qu'ils possédaient; son frère accepta le testament sans difficulté: on avait beaucoup dépensé pour lui, on l'avait mené à l'internat, et il commençait à être un des médecins les plus connus de Paris. Ce frère se maria, d'ailleurs, peu de temps après, avec une femme assez riche.

La situation de comptable était donc en train de devenir fort enviable lorsqu'un incident inattendu la rendit superbe. Pierre Sandrac, caissier de M. Herbelin, vola, fut arrêté, condamné; et sa place se trouva libre.

Alexandre Labadié la prit, comme il prenait tout dans l'usine, sous prétexte de rendre service à son patron, et il la garda.

C'est ainsi qu'il était devenu la cheville ouvrière de l'usine Herbelin, qu'il en tenait tous les rouages dans sa main et qu'il retirait, tous les ans, de sa part de bénéfices, des petites sommes fort honnêtes qui variaient entre trente et quarante mille francs. M. Herbelin, naturellement généreux, n'avait pas hésité à lui faire une belle situation.

Il aurait pu se marier alors et se bien marier; il ne le fit pas, il était marié avec l'usine, et il avait formé un grand projet.

N'ayant pu réaliser par lui-même ses ambitions, il voulait les faire réaliser par un autre, et cet autre, c'était son neveu Jérôme, fils de son frère.

Certaines gens rêvent la décoration, d'autres la fortune, d'autres la gloire; Labadié rêvait de voir associés un jour les noms de Herbelin et de Labadié. Voir cette nouvelle raison sociale s'étaler sur le mur d'entrée de l'usine, sur le papier à lettres, sur les traites, sur les chèques: "Herbelin et Cie" d'abord—il ne faut pas se montrer trop pressé—puis "Herbelin et Labadié." Et il mourrait content.

La mort soudaine de son frère lui permit de croire que son rêve était à demi réalisé: il devenait le tuteur naturel de son neveu. Il le poussa ferme vers les mathématiques, malgré le peu de goût que montrait le jeune homme pour les sciences exactes. Et il parvint, à force de le seconer, à le faire entrer à l'Ecole de Châlons.

L'unique résultat de tant d'efforts fut de faire de ce neveu, Jérôme Labadié, l'ami de Pierre Sandrac, car c'est à l'Ecole de Châlons que les deux jeunes gens s'étaient connus.

Jérôme Labadié trompa cruellement les espérances de son oncle.

Etant devenu, quelques années plus tard, le maître de sa fortune, par suite de la mort de sa mère, il mena ce que son oncle appelait avec horreur "une vie de patachon!"

Le caissier indigné rompit toutes relations avec un neveu aussi méprisable, un neveu qui dédaignait de devenir un ingénieur, un neveu pour lequel il avait caressé de si beaux projets et qui se refusait à les exécuter!......

Jusqu'alors, il aimait à parler de ce neveu, s'en faisait gloire, et il ne craignait pas d'annoncer bien haut que, dès qu'il aurait obtenu son diplôme d'ingénieur, il entrerait dans l'usine. Il nourrissait même une ambition plus haute; et lui, qui détestait le monde et les visites, il remplissait toujours exactement ses devoirs vis-à-vis de Mme et Mlle Herbelin; il se ménageait leurs bonnes grâces.

La folie de son neveu lui porta un coup terrible. Obligé de renoncer à ses projets, il vécut sans but; il ignorait les plaisirs de ce monde et ne trouva de consolation que dans la gourmandise, le tabac et le cognac. Il mangeait effroyablement et, comme il digérait difficilement, ne faisant guère d'exercice, il s'adonna à l'eau-de-vie qui le soutenait et l'empêchait de s'endormir sur son fauteuil de cuir après son déjeuner.

Son neveu, une fois ruiné, essaya vainement de se faire pardonner.

"Je ne te connais plus, lui écrivit-il; et ne compte pas sur ma mort, car, dans mon testament, il n'y aura pour toi que ma malédiction."

Le caissier habitait, rue Raynouard, à mi-chemin du Ranelagh et de l'usine, un coquet logement, très proprement entretenu par une vieille servante, Mme Landesque, qui comptait bien terminer son existence à son service et qui joignait à sa méticuleuse propreté la qualité d'être une cuisinière émérite.

Ce matin-là, elle lui avait confectionné un déjeuner superlativement fin; elle le voyait préoccupé depuis trois jours et le soignait en conséquence.

Elle préparait la cafetière russe pour le café, et auprès la boîte de cigares et le carafon de cognac vieille marque, lorsqu'elle entendit un violent coup de sonnette.

Elle fut toute surprise, en ouvrant, de reconnaître M. Herbelin, et sa première pensée fut qu'il leur faisait l'honneur de déjeuner chez son caissier; mais elle fut bien vite détrompée par l'allure effarée du patron.

—Ah! ma pauvre femme, quel malheur!

—Hein!

—Ce sacré Labadié....

—Qu'est ce qui lui est arrivé, grand Dieu?

—Il avait fait une sottise.... Je me suis emporté contre lui.... Il devait être souffrant....

—Ça, je le crois, M. Herbelin; depuis trois jours je lui demandais ce qu'il avait, et il ne voulait pas me répondre.

—Eh bien! à moi non plus il ne m'a pas répondu. Il est allé tomber sur son fauteuil.... Et.....et on le rapporte.

Mme Landesque poussa des cris désespérés en levant les bras au ciel.

—Mais un médecin! s'écriait-elle, je vas chercher un médecin!

—Eh! vous pensez bien que j'en ai fait appeler un tout de suite.... Labadié est mort!

Tandis que Mme Landesque s'abandonnait à son désespoir, des ouvriers de l'usine montaient le corps du malheureux caissier qui bientôt fut étendu sur son lit.

—Vous n'avez qu'à le garder, dit M. Herbelin; je m'occuperai de tous les détails de l'enterrement.

—Et.... son neveu? demanda Mme Landesque.

—Dieu sait où il est! répliqua Herbelin. D'ailleurs, je crois que son oncle l'avait déshérité. Enfin, nous ne pouvons pas le prévenir, puisque nous ignorons ce qu'il est devenu.

Et M. Herbelin se retira.

Mme Landesque disposa aussitôt la chambre du caissier en chapelle ardente, tout en pleurant à chaudes larmes; car, n'ayant pas de famille, elle reportait sur son maître toute l'affection que son cœur de vieille fille était capable d'éprouver. Puis, peu à peu, après la première explosion de chagrin, elle songea à elle-même.

Qu'allait-elle devenir? Ses économies ne lui permettaient pas de vivre sans travailler. Où trouverait-elle une place? Pourrait-elle remplacer cette maison où elle régnait en maîtresse? Sans doute son maître avait pensé à lui faire une place sur son testament; mais ce testament, qui devait déshériter le neveu, elle n'ignorait pas que le caissier n'avait pas encore pu se décider à le faire, à moins qu'il ne l'eût fait tout dernièrement, et sans le lui dire.

—Il me disait tout pourtant!

Au milieu de l'après-midi, un magistrat vint mettre les scellés sur le bureau, sur les tiroirs d'Alexandre Labadié. Et, cette formalité accomplie, Mme Landesque se trouva de nouveau seule avec le mort.

Elle réfléchissait toujours. S'il n'y avait pas de testament, c'était le neveu qui héritait sans conteste, ce pauvre jeune homme que son oncle avait si durement traité pour quelques fredaines de jeunesse.

—Moi, j'ai toujours désapprouvé sa rigueur à l'égard de M. Jérôme! s'écriait-elle.

Mais, [illegible] M. Jérôme se souviendrait-il qu'elle avait toujours été complaisante pour lui, qu'elle l'avait même gâté dans sa jeunesse? Ne lui [illegible] pas